

ATELIERS d'ART

MARS-AVRIL 2016

I22

À VOIR, À SAVOIR ÉCONOMIE ENTRETIEN ENQUÊTE PAROLE DE CRÉATEUR DOSSIER PORTRAITS REPORTAGE

ENQUÊTE

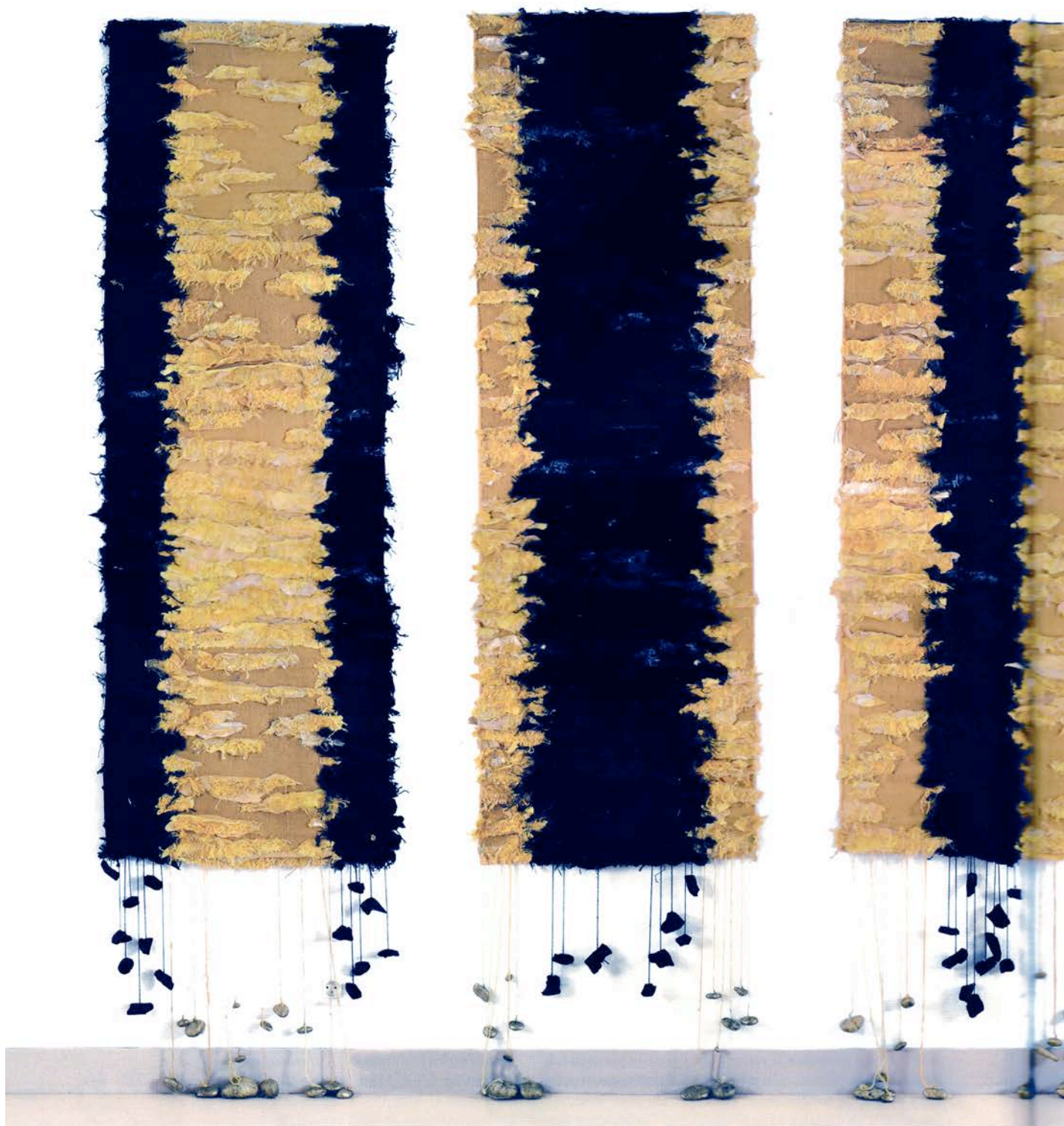
Les métiers d'art
dans le champ
de la caméra

ÉCONOMIE

Les chemins
possibles vers
l'export

DOSSIER

Au fil de la
TRAME





AU FIL DE LA TRAME

Qui a dit que le glas de la tapisserie avait sonné, en ce début de siècle ? Ayant assimilé les leçons de leurs aînés, de nombreux liciers-créateurs jouent avec les formes, les couleurs, les dimensions, les matières, dans un esprit de réinvention respectueuse de leur métier. Des œuvres, pour certaines empreintes de questionnements actuels, révèlent une palette infinie d'expressions, soutenues par des associations dynamiques et des formations stimulantes. En attendant la réouverture en juin de la nouvelle Cité internationale de la Tapisserie, à Aubusson, lumière sur cet art bien vivant.

TEXTE DE VIRGINIE CHUIMER-LAYEN.

Brigitte Amarger, *Ainsi sois-je : des Ténèbres à la Lumière*, tapisserie de haute lice, installation composée de six tapisseries, 250 x 65 cm chacune.





De l'épanouissement au renouveau

Si la tapisserie trouve ses origines dans les civilisations anciennes, elle s'épanouit en Europe du Nord, au Moyen Âge. Paris, Gand, Bruges, Bruxelles, Valenciennes, Tournai, mais aussi Angers et Arras sont les principaux lieux de création. Du XI^e au XVI^e siècles, de nombreuses tentures murales protégeant du froid sont créées pour les châteaux ou les églises. Parmi elles, trois chefs-d'œuvre : *la Tapisserie de Bayeux* – en réalité une broderie – (XI^e siècle), *la Tenture de l'Apocalypse d'Angers* (XIV^e), et les six tentures de *la Dame à la licorne* (XVI^e). À cette époque, les ateliers de basse et de haute

lice s'unissent sous une même corporation. En 1600, la manufacture royale de Fontainebleau, fondée par François I^{er}, freine l'influence des ateliers du Nord et introduit le style italien aux riches compositions rythmées par la perspective. Puis, tout s'enchaîne. Henri IV et Richelieu créent un monopole, interdisant l'importation de tapisseries. Sous le règne de Louis XIV, les liciers obtiennent un statut et un lieu – la Maison des Gobelins –, regroupant les ateliers de Paris, de Saint-Germain, du Louvre et de Maincy. Les manufactures royales des Gobelins créées par Colbert en 1662, sont dirigées, dès 1664, par

Charles Le Brun, peintre du roi. Un an plus tard, la Savonnerie, atelier de tapis, devient manufacture royale, comme celles de Beauvais et d'Aubusson. Les commandes et les liciers affluent sur une terre réputée d'excellence, les ouvrages redoublent de perfection plastique. Aux siècles suivants, le prestige français ralentit. En 1937, les manufactures des Gobelins, de la Savonnerie (haute lice), de Beauvais (basse lice) sont rattachées au Mobilier national. Dès les années 1940, le peintre-licier Jean Lurçat crée le carton numéroté, tenant compte des spécificités techniques de ce médium et annonçant un renouveau.

Ci-contre : Brigitte Amarger, *Crosswords*, radiographies recyclées, découpées au laser et tissées, 24 x 18 cm.

Ci-dessus : Atelier A2 de France-Odile Perrin-Crinière à Aubusson (basse lice).

fendu. Mais la violence des fentes de Lucio Fontana est loin. Vivante, hors du temps, elle interroge l'espace, l'architecture, de manière poétique. Le métal trouve sa place aussi dans le travail des créateurs – créatrices, force est de constater la dominance féminine – et dans l'importance qu'ils portent à la lumière. Colette Magdziak a ainsi découvert les propriétés réfléchissantes du laiton en récupérant une bobine industrielle et Brigitte Amarger s'emploie depuis 2007 à tisser, entre autres, des radiographies médicales, découpées au laser, comme dans sa série *Crosslaces*. « *Je joue sur leur pouvoir de réflexion, de lumière. Ce tissage, sans métier, donne l'illusion de la transparence d'un vitrail, ou de la dentelle.* »

La mémoire au cœur

Cette pluralité de matériaux, d'effets et de formes, qui s'accrochent au mur, glissent sur le sol, ou constituent des installations, sert une réflexion sur le sacré, l'humanité, la mémoire, l'environnement, mais aussi l'engagement du licier-créateur. Puisant dans leur histoire personnelle, ou nourris d'influences lointaines, ils marient sujets, techniques, traditionnels ou modernes, qu'ils assument. « *Mes radios sont des "anatomies de l'impossible", parlant de notre souffrance au monde, de la mémoire du corps humain*, explique Brigitte Amarger. *Très touchée par un incendie dans le Sud, j'ai retranscrit mon émotion dans Ainsi sois-je, œuvre tissée représentant une*

nature calcinée. » C'est encore à la mémoire qu'en appelle Marie-Thumette Brichard avec ses « *objets échoués sur la plage [qui] sont comme des souvenirs d'enfance, les usures de la vie, des mots qui restent, lorsque la mémoire s'en va [...]* ». Au-delà des réminiscences personnelles, c'est souvent la mémoire collective, la mémoire des hommes, qui est au cœur des démarches. On peut d'ailleurs y déceler un point commun entre les œuvres de Marlowe Katoney et celles de Sylvie Weber, pourtant très différentes mais toutes deux empreintes de cultures mémorielles. Le premier, jeune licier-créateur amérindien, œuvre assis à même le sol, à partir d'un métier vertical, simple, typique de la culture navajo de laquelle le tissage fait partie intégrante. « *Mais je suis un "revival weaver" (tisserand renaissant) qui réapprend cet art disparu dans ma famille depuis des générations. Mes œuvres comme Survivor long walk sont des catharsis pour accepter la mort de mes proches et de mes amis. Ce sont des quêtes de liberté.* » D'autres peuples ancestraux ont inspiré la seconde qui, lors d'une résidence en Nouvelle-Zélande, a réalisé avec des liciers locaux un tissage-tapisserie au titre évocateur, *Il y a longtemps les hommes*. Sylvie Weber a aussi découvert la technique du *raranga* – tissage sans métier, sur le sol, utilisé pour la fabrication des paniers et des tapis. Le *Chant des Cacalous*, utilisant ce procédé, fait référence à la conception maorie de la vie et du temps. « *La tapisserie est*

Nouvelle Tapisserie, nouveau départ

Portée par l'énergie des avant-gardes du début du XX^e siècle, encourageant l'assimilation des arts dits « mineurs » aux arts « majeurs », la tapisserie négocie après la Seconde Guerre mondiale, et surtout à partir des années 1960, un virage sans précédent. La tenture murale médiévale est remise en cause par des artistes de toutes nationalités. En 1962, la Biennale de la tapisserie de Lausanne, créée par Jean Lurçat et Pierre Pauli, alors conservateur au musée des Arts décoratifs à Lausanne, donne une tribune aux artistes-



liciers. Des États-Unis à l'Europe de l'Est, en passant par le Japon, le carton est abandonné, l'œuvre plus uniquement créée à partir d'un métier traditionnel et les matériaux se diversifient : poils, crins, fibres naturelles... Affranchie du mur, elle questionne l'espace, l'architecture, les dimensions et les matières. « La première édition présenta beaucoup d'artistes français d'après-

guerre, explique Françoise de Loisy, directrice du musée Jean-Lurçat et de la Tapisserie contemporaine, à Angers. À partir de la seconde, en 1965, la vague d'Europe centrale déferle avec, entre autres, Jagoda Buic, Magdalena Abakanowicz. Alors très jeunes, celles-ci découvrent que leurs revendications textiles sont partagées par beaucoup, comme le Catalan Josep Grau-Garriga, la Colombienne Olga de Amaral, l'Américaine Sheila Hicks, ou encore le Français Pierre Daquin. » En 1977, la huitième Biennale est une édi-

tion des plus fécondes. « Nous avons alors pris conscience de la qualité intérieure du textile, confie Pierre Daquin. Il faut lier la Nouvelle Tapisserie au mouvement artistique Supports/Surfaces, prônant une reconsidération des matériaux, en peinture. » Portée jusqu'en 1995, avec la dernière Biennale de Lausanne, la Nouvelle Tapisserie fut révélatrice des multiples possibilités textiles.

Ci-dessus : Josep Grau-Garriga, *Les sentiers de l'Eldorado*, tapisserie de haute lice, laine, coton, soie, fibres synthétiques, vêtement, 234 x 290 cm.

Ci-contre : Erin M. Riley, *Nudes 9* (en haut) et *Here ya go* (en bas), tapisseries de basse lice, laine et coton, 24,5 x 91,5 cm et 122 x 89 cm.

un médium intemporel et sans frontières », commente-t-elle. Intemporel, certes, mais néanmoins ancré dans le présent, dans ce qui fera la mémoire collective de demain. Les ouvrages sulfureux d'Erin M. Riley évoquent la violence inouïe de notre société, transmise par les médias et les réseaux sociaux, bien plus que l'expression crue de photos pornographiques, d'accident de voiture, ou de prise de stupéfiants. « Je suis de la génération Internet, nous dit-elle. Poster un selfie de femme sexualisée est très mal perçu. Avec mes tapisseries, j'aimerais faire tomber les jugements, les clichés. Le message est, pour moi, le plus important », affirme celle qui milite pour la liberté dans tous les domaines. Katherine Lavocat, bien qu'œuvrant dans un tout autre registre, tient un discours qui va dans ce sens : « La technique est un moyen, non un but. Notre art, c'est la matière, la couleur, la poésie et l'émotion qui s'en dégage. Nous ne sommes pas au concours Lépine, lorsque nous créons une tapisserie. » Savoir-faire et matériaux innovants ne sont donc utilisés qu'en regard de propos adéquats. Un art plus apaisé dans les formes que dans le contenu semble-t-il.

La transmission en marche

En 2016, les liciers-créateurs continuent de soutenir, d'exposer et transmettre leur talent. À l'École supérieure des Beaux-Arts Tour Angers Le Mans, un Diplôme national

d'art (DNA) mention « techniques textiles » – « qui fait la part belle à la tapisserie », comme l'explique Sandrine Pincemaille, enseignante au sein de l'atelier tapisserie/art textile – est en train d'être mis en place. Au lycée Jean-Pierre-Vernant de Sèvres qui, jusqu'en 2009, délivrait le Brevet de technicien en arts appliqués et tapisserie, un DMA (diplôme des métiers d'arts) « céramique artisanale & arts textiles » vient aussi d'être créé. « Ce DMA, précise Brigitte Amarger, est axé sur deux familles de mise en œuvre, dont celle du souple (tressage, tissage et maillage), en lien avec la céramique et le textile. Il permet aux élèves de maîtriser les techniques traditionnelles et innovantes. » Enfin, depuis 2010, la cité d'Aubusson propose un CAP de liciers confié au Greta du département, où, parmi d'autres, France-Odile Perrin-Crinière, licière-créatrice dialoguant également avec des plasticiens, enseigne dans son atelier A2. Il serait question que ce diplôme devienne, bientôt, un brevet des métiers d'art (BMA)...

La transmission ne passe cependant pas seulement par les écoles et beaucoup font connaître leur métier lors de stages. L'atelier de la Licorne, créé par Sandrine Pincemaille à Rochefort-sur-Loire, est très actif. « Conjointement à mes stages en petits groupes, j'entreprends avec les habitants du village, depuis 2014, le tissage d'une grande tapisserie représentant les paysages de Loire. L'opération durera trois ans.



Aubusson, une cité ambitieuse

Côté institution, ça bouge aussi. Un vent de renouveau souffle sur la Cité internationale de la Tapisserie à Aubusson, qui rouvrira dès juin prochain dans le bâtiment réhabilité de l'École nationale des Arts décoratifs. « Dans ce lieu unique, le visiteur découvrira un musée et des collections, valorisant aussi la connaissance des savoir-faire et de la transmission, souligne Bruno Ythier,

conservateur de la Cité. Conçu également comme un lieu d'expérimentation, de recherche et d'apprentissage, il explorera cet art en regard d'autres disciplines, de nouvelles pistes sur les matériaux, afin de stimuler la création et soutenir la filière économique. » Labellisée depuis 2009, patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco, la Cité entreprend un

important travail de numérisation, pour une meilleure connaissance de ses collections dispersées. « Nous ambitionnons de recenser toutes nos œuvres dans le monde. Le rideau de l'Opéra de Sydney, c'est ici qu'il a été créé. Le visiteur voyageera à l'échelle du tissage, à travers une centaine de pièces, retraçant notre histoire. Cela nourrira notre réflexion sur la création actuelle. »

Ci-contre : France-Odile Perrin-Crinière, *Magma*, tapisserie de basse lice, 74 x 120 cm.

Ci-dessus : Projet architectural [agence Terreneuve, architectes mandataires Nelly Breton et Olivier Fraisse] de la nouvelle Cité internationale de la Tapisserie d'Aubusson qui ouvrira en juin prochain.

Cela crée beaucoup de lien ! » Mais l'émulation a sans doute avant tout lieu entre les artistes tisserands puisque, pour promouvoir leurs créations, ils n'hésitent pas à s'associer. Parmi d'autres, Fils et Métiers, association co-fondée en 1982 par Sylvie Weber en Dordogne, toujours dynamique à l'heure actuelle. Enfin, le lien se fait aussi à l'échelle internationale grâce à ETF European Tapestry Forum, plateforme européenne de la tapisserie, créée en 2001, propice aux échanges et à la collaboration. Elle est à l'origine d'« Artapestry », manifestation triennale itinérante, ayant lieu dans de nombreux musées d'Europe du Nord. En 2014, « Artapestry 3 » a été présentée au musée Jean-Lurçat et de la Tapisserie contemporaine, à Angers. « Avec ETF et « Artapestry », nous prôtons un retour aux sources, à travers des tentures murales faites sur le métier », explique Katherine Lavocat, représentante en France de l'association.

Un avenir intimement lié à celui de l'ensemble des métiers d'art

Quel constat peut-on faire ? Positif, au vu de l'avenir, malgré certains freins. « Le marché juge encore nos créations mineures, et ne nous soutient pas assez », note Katherine Lavocat. Ce que confirme Brigitte Amarger : « En France, il n'existe plus de grandes biennales et les expositions se font rares. » Or, depuis quelques années, le voile levé sur les métiers d'art impulse une revalorisation de la discipline. « En 1996, la triennale du mini-textile, créée par Pierre Daquin, a entraîné une reconnaissance des professionnels », révèle

Sandrine Pincemaille, son élève. Et le maître de la Nouvelle Tapisserie en France d'acquiescer : « Le renouveau de la tapisserie actuelle va de pair avec celui des métiers d'art. En 2014, l'exposition « Decorum » du musée national d'Art moderne de la Ville de Paris, l'a prouvé. Une vente aux enchères « Textile art, histoire et renouveau » a eu lieu en juin 2015 à Paris. Ce type d'événements contribue aussi à faire bouger les choses, à faire reconnaître que la qualité plastique importe plus que la technique. » Pour Sylvie Weber, « si Aubusson mène à bien son projet d'ouverture de la Cité internationale de la Tapisserie, cet art bénéficiera d'une aura formidable ». Des évolutions qui passeront aussi sans nul doute par la force de conviction de la jeune génération. Et celle-ci n'en manque pas, à l'image d'Erin M. Riley : « J'ai 30 ans, cela fait 12 ans que je tisse, et je ne suis ni lasse, ni près de m'arrêter. » Tout est dit. ■

➔ CARNET D'ADRESSES EN P. 62

À voir

« Tapisseries nomades. Fondation Toms Pauli. Collection XX^e siècle », musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, du 25 mars au 29 mai 2016. www.toms-pauli.ch

Cité Internationale de la Tapisserie et des Arts tissés, Aubusson à partir de juin. www.cité-tapisserie.fr

Musée Jean-Lurçat et de la Tapisserie contemporaine, 4 boulevard Arago, 49100 Angers. www.museesangers.fr